

TD 04 : L'AIRE ALIMENTAIRE DE L'HABITAT SAHARIEN

Objectifs:

1. Montrer les différences relatives à l'acte de manger entre la culture oasienne et la culture occidentale
2. Indiquer l'acte de manger de l'oasien selon le regard de l'Autre
3. Montrer le phénomène de décentration culturelle subie par le personnage principal du roman

Activité :

Lisez attentivement cet extrait du roman puis répondez aux questions suivantes :

1. Où se passe la scène ? Quels sont les personnages en présence ?
2. « — Voici donc **la kitchenette-salle- à manger** de l'oasien ». à qui s'adresse le guide ? Pourquoi utilise-t-il ces deux mots ? dans quel but ?
3. Comment l'auteur décrit-il les ustensiles de cuisine selon le regard et le ressenti d'Idriss ? Pourquoi ? Relevez les mots qui l'indiquent ?
4. Montrez les différences selon les cultures (oasienne et européenne) de l'acte de manger.
5. Relevez du texte deux passages qui montrent qu'Idriss a opéré une redécouverte de lui-même. Expliquez ce phénomène sur le plan interculturel ?
6. « Non, les bijoux sahariens ne représentent rien ». Que veut-dire l'auteur par ce passage ? Pourquoi ?
7. «... dans ce Sahara empaillé. » Expliquez cette métaphore employée par l'auteur puis relevez tout au long du texte les passages qui le montrent.

L'aire alimentaire de l'habitat saharien.

Il se déplaça au milieu des vitrines, suivi par le petit groupe de ses fidèles auxquels s'était mêlé Idriss. On avait dans un coin reconstitué ce qu'une pancarte appelait *l'aire alimentaire de l'habitat saharien*.

— Voici donc la kitchenette-salle- à manger de l'oasien, reprit le guide.

Ustensiles de cuisine : le mortier et le pilon en bois d'acacia, grâce auquel on réduit en poussière dattes, carottes, henné, myrrhe. La femme qui a terminé son pilage doit laisser le pilon dans le mortier pour qu'il s'en nourrisse après le travail qu'il a fourni. Voici le tamis, le moulin de lumachelle et les cribles pour la semence. Et aussi le grand plat à tout faire. On y pétrit le pain et les galettes. Les cruches pour le lait, les outres pour l'eau, les courges évidées pour le fromage, le beurre clarifié et la graisse.

Idriss ouvrait de grands yeux. Tous ces objets, d'une propreté irréaliste, figés dans leur essence éternelle, intangibles, momifiés avaient entouré son enfance, son adolescence, il y avait moins de quarante-huit heures, il mangeait dans ce plat, regardait sa mère actionner ce moulin.

— Je ne vois ni cuillère, ni fourchette, s'étonna une vieille dame.

— C'est, madame, que l'oasien, tel notre ancêtre Adam, mange avec ses doigts. Il n'y a aucune honte à cela. Chacun puise de sa main droite une petite poignée de nourriture, la ramasse au creux de sa paume gauche, l'arrondit en boulette, puis du pouce droit l'amène au bout de ses doigts pour la porter à sa bouche.

Et il mima l'opération, imité par quelques touristes dont la gaucherie souleva des rires.

— Mais ne croyez pas que l'oasien manque pour autant de civilité.

On connaît les règles élémentaires de la politesse au Sahara. Avant chaque repas, il faut se laver les mains, et non pas dans une eau dormante, mais dans une source ou sous un filet d'une cruche tenue par une autre personne. [I faut également invoquer la bénédiction d'Allah. On ne boit pas en mangeant, mais après le plat principal. L'eau ou le petit lait circulent vers la droite, et il convient de tendre les deux mains pour saisir la cruche ou le vase à lait. Il ne faut pas boire debout, pour boire on met un genou à terre. On ne doit pas partager un œuf.

Idriss écoutait avec étonnement. Ces règles de vie quotidienne, il les connaissait pour les avoir toujours observées, mais comme spontanément et sans les avoir jamais entendu formuler. De les entendre de la bouche d'un Français, confondu dans un groupe de touristes à cheveux blancs, lui donnait une sorte de vertige. Il avait l'impression qu'on l'arrachait à lui-même, comme si son âme avait soudain quitté son corps, et l'observait de l'extérieur avec stupeur. [...]

Enfin on fit station devant une armoire vitrée où s'étaient des bijoux et des amulettes.

— Inutile, mesdames et messieurs, de chercher ici la tête de chien, la silhouette de chameau, le scarabée et moins encore le bonhomme et la bonne femme. Non, les bijoux sahariens ne représentent rien. Ce sont des formes abstraites, géométriques ayant valeur de signes, non d'images. Voici en argent massif des croix, des croissants, des étoiles, des rosaces. [...]

Lorsque les visiteurs commencèrent à s'éloigner, Idriss s'approcha de l'armoire, Ces bijoux d'argent, il les avait vus sur sa mère, sur ses tantes, sur d'autres femmes de Tabelbala. Des photos montraient des visages couverts de peintures faciales rituelles sur lesquelles il aurait presque pu mettre des prénoms familiers. Enfin comme il s'écartait de la vitre, il vit apparaître un reflet, une tête aux cheveux noirs, exubérants, à la face mince, vulnérable, inquiète, lui-même, présent sous cette forme évanescence dans ce Sahara empaillé. »

Texte extrait du roman de Tournier, M. (1986). *La goutte d'or*. Ed. Gallimard (pp. 77-79).